

120 battements par minute ne fait, hélas, que normaliser les représentations du sida

Au-delà de l'emballage médiatique et des bons chiffres au box-office, y a-t-il vraiment quelque chose à dire sur *120 battements par minute*, le « film événement » de Robin Campillo qui retrace les combats de l'association Act-Up ? D'un point de vue cinématographique, sans doute pas. Plombé par des dialogues creux, un jeu poussif, des scènes de sexe stéréotypées et une poésie bon marché, « 120 BPM » tient moins du chef-d'œuvre que de la mauvaise série télé. Film sans problématique, il met en scène des personnages sans contradiction (gentils militants *versus* méchants laboratoires) et offre une évocation ultra superficielle de l'activisme, doublée d'une histoire d'amour consensuelle qui, forcément, se termine mal. Comme tout cosmétique qui se respecte, le film combine les scènes festives, censées illustrer « le mode de vie gay », avec les ressorts classiques du mélo : plans dégoulinants de pathos, ralentis balourds, pédagogie des images d'archive qui doivent rappeler que tout ça n'est pas qu'un clip mais aussi « une histoire vraie ». En dernier lieu, le scénario recycle un poncif que le cinéma a déjà exploité à satiété : la descente aux enfers de la personne séropositive, avec son lot d'images choc tellement galvaudées qu'il devient difficile de ne pas les trouver complaisantes. Mais au fond, peu importe, car le film est moins un produit qu'un dispositif, une épopée lacrymale conçue pour que tout le monde craque. Dans ce registre, il faut d'ailleurs reconnaître qu'il fait preuve d'une certaine maîtrise.

Face à cet objet sans pudeur, sans subtilité, et d'une certaine manière, sans cinéma, on aurait plutôt envie de fuir et de se dire que l'on n'a surtout pas envie d'être regardé par « ça » – par des images aussi pauvres, par un regard aussi vide. Mais là où l'épiphénomène se renverse en symptôme de notre temps, c'est que la société tout entière, elle, le désire. Du Festival de Cannes à la Queer Palm, de Télérama à BFM-TV, du lycéen au retraité, tout le monde veut participer et succomber à ce grand moment de contagion émotionnelle. Chaque spectateur veut avoir sa part de bouleversement, pleurer sa dose de larmes, et le conditionnement médiatique est tel que le public y est parfaitement disposé avant même que la séance ne commence. Déjà, ses glandes se préparent. Quand les lumières se rallument, un rapide coup d'œil dans la salle suffit à vérifier l'efficacité du dispositif. En toute logique, « ça a marché » ! C'est en effet le principe de toute émotion collective : personne n'y résiste.

Alors, qu'est-ce qui se joue là ? Sans doute est-ce la seule question qui vaille la peine d'être posée. Tout d'abord, un grand lessivage, une fabuleuse entreprise de normalisation des représentations puisque dans le monde de Robin Campillo, les séropositifs et les activistes ne s'incarnent que dans des corps glamour, bien lookés, bien brushés. Ici, nul « freaks » et rien d'irreprésentable mais plutôt une bande de « pédés super sympas » qui claquent des mains dans les amphis quand ils ne jouent pas aux *pom-pom girls* les jours de Gay Pride. Comme l'écrivait déjà Alain Ménil dans son livre *Sain[t]s et Saufs* (Belles Lettres, 1997), tout l'enjeu est d'inventer un sida « regardable » et « photogénique ». Précisément, c'est là que réside la vraie obscénité du film, dans cette manière de transformer l'histoire en mythe médiatique et de purifier les minorités sexuelles et politiques pour qu'elles produisent le plus gros consensus possible. Absorbées par le vide du discours dominant, lavées de toute marginalité, de toute déviance, de tout danger, les voici paisiblement digérées par l'industrie du cinéma et reconstituées sous une forme lyophilisée et *saine*. En fin du compte, ce ne sont plus que des minorités de synthèse : pur folklore dans lequel la majorité peut tranquillement communier,

images pieuses qui font écran au réel en même temps qu'elles sont l'écran sur lequel chacun peut projeter ses deux heures de compassion.

Ce qui est inquiétant, ce n'est pas seulement cette opération de simplification à grande échelle, orchestrée par un énième *docudrama* cathartique ; c'est que la société elle-même – y compris dans ses marges – mette autant d'enthousiasme à s'y reconnaître et à savourer l'illusion de son rachat ou de son expiation. Mais dans un monde sans énergie négative, polémique, destructive, où l'activisme a atteint son point le plus bas, pour ne pas dire le plus mou, il ne reste plus qu'à se repaître de son simulacre, aussi raté soit-il, et à en jouir, quitte à ce que l'orgasme soit forcé. Finalement, c'est triste à dire mais c'est toujours la même histoire : les malades ne sont jamais du bon côté de l'écran.

Thibaud Croisy,
paru dans [Le Monde](#) le 6 septembre 2017